

**Nicaise le Febvre (c.1615-1669)**

**par Bernard Joly (Professeur à l'Université Charles de Gaulle Lille 3 - UFR de Philosophie)**

Nicaise le Febvre (vers 1615-1669) n'était pas médecin, mais apothicaire. Il occupa la chaire de démonstrateur de chimie au Jardin Royal des Plantes de 1652 à 1660, date à laquelle il devint apothicaire du roi Charles II d'Angleterre, et professeur royal de chimie à Londres. Mais il enseignait déjà la chimie en 1647 au Jardin des Plantes, sans doute en remplacement occasionnel de Davisson.

Son enseignement nous est connu par son *Traicté de la chymie*, publié à Paris en 1660, plusieurs fois réédité jusqu'en 1751, traduit en anglais, allemand et latin. L'auteur consacre les neuf cent dernières pages de son ouvrage (qui en compte près de mille deux cents en deux volumes) à la description d'opérations chimiques présentées avec ordre. Il s'agit de l'étude des propriétés chimiques d'un très grand nombre de corps d'origine animale, végétale et minérale, pour lesquels sont proposées de nombreuses opérations, notamment de calcination et de distillation. Les historiens de la chimie ont en particulier retenu qu'il décrit la calcination de l'antimoine grâce aux rayons du soleil focalisés par une loupe de sa fabrication. Il constate l'augmentation de poids qui en résulte, et conclut que la lumière solaire a été fixée par l'intermédiaire du feu principal de l'antimoine (1).

Ce chimiste raisonnable et méthodique est pourtant un alchimiste, comme le montrent de nombreux passages de son ouvrage. L'ouvrage commence par une mise en garde : «Ceux qui veulent aujourd'hui faire passer la chymie pour une science nouvelle montrent par là le peu de connaissance qu'ils ont de la nature et de la lecture des Anciens» (p. 1). De la nature, parce que la chimie est science de la nature même, de ses principes, de la génération et de la corruption (dans l'esprit de Le Febvre, la chymie semble tenir la place de la Physique d'Aristote). Des Anciens, car il est facile de s'apercevoir que Moïse et Aristote n'ignoraient rien de la doctrine, et qu'on ne peut que reconnaître l'antiquité de l'un des plus grands alchimistes, Hermès Trismégiste. Il poursuit alors :

"Geber, Raymond Lulle, Pierre d'Apon, Basile Valentin, Isaac Hollandais et Paracelse prouvent par leurs excellentes oeuvres que la Chymie est la véritable clef de la nature, que c'est par son moyen que l'Artiste decouvre ses plus rares beautez et que sans elle personne ne pourra jamais parvenir à la véritable preparation des remedes necessaires à la guerison de toutes les differentes maladies qui affligent le corps humain tous les jours" (pp. 4-5).

Il évoque alors les deux modernes que sont Van Helmont et Glauber, précise que le mot alchimie n'est que le terme chymie avec le préfixe arabe qui, signifiant Dieu, désigne l'excellence d'une chose (p. 6), et précise qu'il y a trois chimies : la philosophique, ou chimie contemplative, qui est la science générale de la nature, la iatro-chimique, ou médecine chimique, qui contemple pour opérer et qui, en tant que médecine, est à la fois théorique et pratique, et la chymie pharmaceutique, qui ne vise que l'opération. Ainsi la chymie est-elle en

même temps une science et un art. Il termine son premier chapitre en faisant observer que la chymie s'oppose à la physique de l'Ecole en ce qu'elle se pratique au laboratoire (il dira aussi p. 109 que «la chymie est une philosophie sensale»).

Le chapitre suivant est consacré à l'Esprit Universel, «substance spirituelle, homogène et semblable à soy-même» qui est la source et la racine de toutes choses. Il dit ceci (p.18) :

"Concluons donc que cette substance radicale et fondamentale de toutes les choses, est véritablement unique en son essence : mais qu'elle est triple en nomination ; car à raison de son feu naturel, elle est appelée soufre, à raison de son humide qui est le propre aliment de ce feu, elle est nommée mercure: Enfin à raison de ce sec radical qui est le ciment et la liaison de cet humide et de ce feu, on l'appelle sel".

Le Febvre développe alors sa doctrine des principes, qui sont cinq : trois d'entre eux assurent la volatilité des corps, ce sont le Phlegme (ou eau pure), l'Esprit (ou Mercure, ou Humide Radical) et le Soufre (Huile, feu naturel, lumière, feu vital ou baume de vie) ; deux autres sont principes de la fixité, il s'agit du Sel et de la Terre.

Lorsque, dans la troisième section de la dernière partie de son cours, il aborde l'étude des métaux, il commence par exposer leurs caractéristiques générales :

"Les métaux sont des corps durs, ductiles et malleables, qui proviennent d'un suc salin et mercuriel, qui a été coagulé dans la terre par la force de la propre chaleur de son soufre. Or comme nous avons dit cy-devant que toutes les choses prenoient leur origine de la lumière, qui par son éjaculation et son éradiation imprimoit l'idée et le caractère de sa vertu dans l'eau comme dans une matrice générale et commode, pour après cela la rendre capable de fournir de matière et de forme, de corps, d'esprit, de sel, de soufre et de mercure à toutes les générations physiques : aussi pouvons nous à présent faire comprendre plus pathétiquement et plus particulièrement la génération des métaux, parce que lors que l'eau est une fois empreinte de la lumière, de l'esprit et du sel qui fluent d'une même source, le soufre interne travaille aussitôt à cuire, à digérer et à meurir les choses qu'il a commencées, soit animales, soit végétales, soit minérales : or l'eau étant fournie de ce principe fermentatif et génératif, qui est encore indifférent à être fait toutes choses, est chargée et poussée dans toutes les matrices générales et particulières, qui la déterminent et la modifient selon l'idée et le caractère de leur prédestination naturelle dans la création (pp. 719-720)".

Vient ensuite la classification des six métaux (le vif-argent, comme l'antimoine, n'est qu'un corps apparenté aux métaux), et leur rapprochement traditionnel avec les planètes et les parties du corps ; puis l'énumération des sept opérations qui se font sur les métaux «pour les rendre utiles à la Médecine». D'abord la purification, puis la calcination, qui se fait de cinq manières différentes, et l'extraction, «maturation ou exaltation de ce qu'il y a de plus pur, de plus cuit et de meilleur dans le soufre interne des métaux». La quatrième opération est la volatilisation («l'artiste fait voler les métaux, c'est à dire qu'il les fasse passer en esprit ou en huile»), la cinquième la sublimation «par laquelle les métaux sont météorisés et réduits en vapeurs qui s'attachent en fleurs dans les vaisseaux qui les reçoivent, il y en a qui croient que ce travail est capable de améliorer et de meurir les métaux ignobles, et cela n'est pas sans fondement». Puis viennent la salification, et enfin la mercurification, qui n'est point réduction en vif-argent ordinaire, comme le croit le vulgaire :

"Les anciens philosophes n'ont entendu, selon mon sens, par la reduction des corps en mercure, sinon de les rapprocher de leur universalité, c'est à dire de les reduire en un esprit qui approchast de la nature des sels volatils sulfurés (...) : car comme le sel volatil des semences vegetables contient en soy le principe seminal et toute la vertu de la plante ; ainsi aussi le mercure ou le vray esprit des corps metalliques contient en soy le sperme de ce corps, son ingres et sa teinture, et par consequent tout ce qu'il a possédé de vertu, de puissance et d'activité depuis le premier moment de sa coagulation, jusques au dernier de sa fixation : c'est pourquoy ce doit estre le dernier but de l'Artiste, de tascher par son étude et par son travail de reduire le Roy des metaux jusques à cette sublimité de perfection, afin de l'appliquer en suite à la cure des plus opiniâtres maladies (pp. 725-726)".

C'est donc constamment dans le vocabulaire et dans l'esprit des textes alchimiques du début du XVIIe siècle, tels ceux de Jean d'Espagnet (2), Sendivogius (3) ou Pierre-Jean Fabre(4), que Nicaise Le Febvre précise sa pensée et dessine le cadre général à l'intérieur duquel se comprennent et se justifient ses analyses particulières et ses recettes.

---

Notes :

(1) Voir Metzger, Les doctrines chimiques en France, pp. 62-82 ; Partington, History of Chemistry, II, pp. 17-24 ; Thorndike, A history of magic and experimental science, VII, pp. 130-133 ; Debus, The French Paracelsians, pp. 126-129.

(2) Jean d'Espagnet, Enchiridion Physicae restitutae, Paris, 1623.

(3) Sendivogius, Novum lumen chymicum, Pragues et Francfort, 1604 ; première d'une longue série de traductions françaises à Paris en 1609.

(4) Pierre-Jean Fabre, Palladium spagyricum, Toulouse, 1623 ; Propugnaculum alchimiae, 1645, etc